



LES

ROSARY

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. IV, No 3. Mars 1898

VIGNOBLES CANADIENS

Comté d'Essex, Ont.

ERNEST GIRARDOT & CIE, Propriétaires.

VIN DE MESSE approuvé par Son Eminence le Cardinal Taschereau, par Mgr Fabre et les autres évêques du Canada, employé dans presque tous les Evêchés de la puissance et aussi dans presque tous les collèges de la Province de Québec. VIN DE TABLE de première qualité.

Satisfaction garantie. Nous expédions directement de nos caves. Pour prix et autres informations s'adresser à Messrs. J. L. Mentreuil, Lévis, ou à L. T. Trempe, Sorel, qui sont nos agents autorisés pour la Province de Québec.

ERNEST GIRARDOT & CIE.

SANDWICH, ONT.



E. LAMARCHE,

**Bijoutier-
Opticien,**

RUE CASCADES,

St-Hyacinthe.

— ASSORTIMENT COMPLET DE —

Bijoux, Montres, Horloges, Argenteries,

Etc., Etc.

Spécialité : Lunettes Or, Argent et Nikel.

REPARATIONS FAITES AVEC SOIN.

PHARMACIE OSTIGUY

195 RUE CASCADES

ST-HYACINTHE.

Téléphone No. 60.

— SPÉCIALITÉ —

Medicaments Français et Articles de Toilette.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

ST-HYACINTHE.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE MARS.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 B. Christophe, C. O. N.
 - 2 (Q. T.) B. Henri Suso, C. O. N.
 - 4 (Q. T.) La Sainte Lance et les Saints Clous.
 - 5 (Q. T.) S. Jean de Matha, C.
 - 6 Premier Dimanche du mois. Indulg. plén. du Rosaire.
 - 7 S. Thomas d'Aquin, C. O. N. Doct. de l'Eglise et Patron de toutes les écoles catholiques. Indulg. plén. dans les Eglises de N. O. et pour les confrères de la Milice Angélique.
 - 10 B. Pierre de Jérémia, C. O. N.
 - 11 Le Saint Suaire de N. S. J. C.
 - 12 S. Grégoire, P. C. et Docteur de l'Eglise.
 - 13 3e Dimanche du Carême. Indulg. plén. pour les Confrères du saint Nom de Jésus.
 - 15 B. Jourdain de Saxe, C. O. N.
 - 18 Les cinq Plaies de N. S. J. C.
 - 19 S. Joseph, époux de la B. V. M.
 - 22 B. Ambroise Sans, C. O. N.
 - 24 S. Gabriel Archange.
 - 25 Annonciation de la B. V. M. Indulg. plén. du Rosaire.
 - 27 Dimanche de la Passion.
 - 29 B. Jourdain de Pise, C. O. N.
 - 30 Bse Sybillina, V. O. N.
 - 31 Précieux Sang de N. S. J. C.
-

PRIME DU ROSAIRE.

Nous offrons à nos abonnés une *magnifique* prime : de 16 élégantes gravures artistiques, imprimées sur papier glacé, et représentant *les quinze mystères* du Rosaire, d'après les plus grands peintres anciens et modernes. Cette prime, sera expédiée à tous ceux de nos abonnés qui joindront au montant de leur abonnement pour 98, la valeur de *dix cents* :—ils pourront en recevoir *autant d'exemplaires* qu'ils enverront de fois 10 cents. Ceux qui, au montant de leur abonnement, joindront celui d'un abonnement *nouveau*, la recevront *gratuitement*, s'ils en font la demande. Les personnes qui sans être abonnées au "Rosaire" désireraient se procurer les gravures, pourront le faire au prix de 20 cents.

Cette prime sera également offerte gratuitement aux personnes qui nous enverront le montant de 25 abonnements au "*Rosaire pour tous*."

* *
*

Nous offrons à nos abonnés de 98 : au prix de cinquante cents chacune, les trois années déjà parues 95 96 et 97 de la Revue "Le Rosaire."

Les personnes qui ne sont pas abonnées au Rosaire ne peuvent s'abonner au "Rosaire pour tous" que par dizaines ou quinzaines sous une seule adresse.

AVIS IMPORTANT.

A partir de ce moment, les abonnés au "Rosaire" jouiront également de *tous les bénéfices spirituels* accordés aux personnes qui souscrivent à l'*Œuvre du Noviciat*.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURES : LA STE FAMILLE (Hoffmann).....	74
L'ANNONCIATION (Holbein).....	68
La première éducation (T. R. P. ARGAUT).....	59
Mystères du Rosaire, L'Agonie (FR. LAURENT).....	64
Discours sur la conversion de l'Angleterre (R. P. Feuillette).....	65
L'Annonciation (M. GARNEAU).....	68
Les divertissements (R. P. RONDOT).....	70
St Joseph (L. V. BECELAERE).....	73
La vocation de St-Thomas d'Aquin (FR. T. C. COUET, O, P.).....	75
Les Revenants (R. P. ROULÉAU).....	79
La meilleure année (F. COPPÉE).....	83
Variétés	58



LA PREMIÈRE ÉDUCATION.

A la fin de son Encyclique aux Évêques et aux catholiques du Canada, le Pape exprime le vœu que la presse, se faisant le respectueux et fidèle écho de ses enseignements, s'applique à les propager et à les défendre. "A expliquer et à défendre tout ce que Nous avons dit jusqu'ici, ceux-là d'entre les catholiques y peuvent puissamment contribuer, qui se sont consacrés aux travaux de la presse, et surtout de la presse quotidienne. Qu'ils se souviennent donc de leur devoir. Qu'ils défendent religieusement et avec courage tout ce qui est vérité, droit intérêt de l'Église et de la société : de telle sorte pourtant qu'ils restent dignes, respectueux des personnes, mesurés en toutes choses. Qu'ils aient une scrupuleuse déférence envers l'autorité épiscopale, et envers tout pouvoir légitime."

Nous croyons qu'il est de notre devoir de répondre à

ce désir du Souverain Pontife et de travailler, pour notre modeste part, dans notre Revue, à l'œuvre qui nous est si hautement recommandée. Les paroles que nous venons de citer seront à la fois notre programme et notre devise.

Sans autre préambule, nous commençons aujourd'hui par une étude sur la *première éducation*.

La première éducation ! Il n'est certainement personne qui ne comprenne l'importance capitale de cette question ; car elle intéresse, au plus haut degré, l'avenir social et religieux d'une nation. Comme le fruit est dans la fleur, l'homme est dans l'enfant, le citoyen dans le chrétien. Or, de l'aveu de tous, l'enfant sera ce que l'aura fait la première éducation. Quoi de plus grave ? les destinées de tout un peuple en dépendent.

Qu'on veuille bien s'en souvenir : *élever* un enfant, ce n'est pas simplement lui enseigner à lire, à écrire, à compter, c'est former, discipliner son intelligence et son cœur. *Faire un homme*, selon le sens si beau et si juste du mot latin *vir*, c'est créer une force morale et religieuse, qui soumet les sens à la raison, subordonne l'intérêt privé à l'intérêt général, immole la passion au devoir. L'enfant est naturellement égoïste et sensuel ; si vous le laissez à lui-même, il obéira fatalement au double attrait du plaisir et de la révolte. Il faut, dès le plus bas âge, lui donner les salutaires leçons du respect, de l'abnégation, de l'obéissance. Ecoutez ces belles paroles du Père Lacordaire : " La véritable éducation, est la tradition de l'obéissance, du dévouement et du sacrifice à une âme impatiente de tout joug et pétrie d'égoïsme et de volupté." Mais pour arriver plus sûrement à ce but, l'action et l'influence de la religion sont indispensables : c'est le véritable chrétien qui formera l'homme véritable, le véritable citoyen.

La famille est la première et la principale *école* de l'enfant, les parents sont les premiers et les principaux *instituteurs* de leurs enfants. On l'oublie trop souvent. Rien ne peut suppléer cette formation première, qui influe d'une manière décisive sur toute une vie d'homme ; ses effets se font sentir, par delà les années orageuses de l'adolescence et de la jeunesse, jusqu'aux années plus calmes de la maturité et de la vieillesse. La Sagesse divine proclame cette importante vérité, qui est d'ailleurs un fait d'ex-

périence. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, aux maîtres à qui les parents confient leurs enfants, de réparer tout à fait les lacunes et les défauts de l'éducation de famille. Que les pères et les mères ne se plaignent pas : ils sont les vrais coupables ; par leur propre négligence, ils ont rendu la tâche des instituteurs bien difficile, leurs efforts impuissants. Qu'ils ne cherchent pas non plus à se justifier, en mettant leur insuccès sur le compte du mauvais caractère de leur enfants. Ont-ils réellement fait leur devoir, tout leur devoir ?

Quand ils ont alimenté et protégé la vie physique de leurs enfants, quand ils ont suffisamment pourvu à tous leurs besoins matériels, un trop grand nombre de parents croient avoir assez fait, et ils se tiennent tranquilles. Ou, s'ils donnent quelque attention aux intérêts moraux et religieux de ces jeunes âmes, ils ne le font qu'en passant, sans conviction, par manière d'acquiescement. Mais de formation sérieuse, d'éducation proprement dite, il n'en est pas question : ils semblent incapables d'en comprendre la valeur, d'en accomplir les devoirs.

Elle ne s'est donc pas réalisée, pour eux, la parole prophétique des saints Livres : " Dieu convertira le cœur des parents à des sentiments plus humains envers leurs fils." On sait combien les législations païennes étaient barbares envers les enfants ; les religions elles-mêmes consacraient, par un culte sanglant, ces horribles cruautés. Mais l'Évangile du Dieu fait petit enfant, — et c'est là un de ses caractères les plus divins, — est venu soustraire l'enfance aux rigueurs impies dont elle avait trop longtemps souffert. C'est se montrer païen, en pleine civilisation chrétienne, que de ne pas s'occuper, avant tout, de l'âme des enfants, de négliger l'œuvre de leur éducation, ou de ne pas faire intervenir, dans cette grande œuvre, la religion de Jésus-Christ qui peut seule combattre efficacement les mauvais instincts et développer tous les nobles sentiments. Je plains tous ces pauvres parents : ils récolteront bientôt dans les larmes ce qu'il sèment aujourd'hui dans une indifférence coupable.

Les choses se passent autrement au sein des familles véritablement chrétiennes.

Un moraliste célèbre a dit : " Notre principal gou-

vernement est entre les mains de notre nourrice." Les philosophes aussi parlent volontiers de cette âme de cire, qui se laisse pétrir et façonner au gré de l'artiste. Mais les lumières de la foi nous font envisager les choses de plus haut et nous montrent, sous son véritable jour, la sublime fonction du père et de la mère dans l'éducation du premier âge. Cette fonction est un *sacerdoce* ; les parents sont les prêtres du foyer.

Quand on le ramène des fonts sacrés du baptême, le petit enfant porte en lui, avec la grâce divine, la vertu infuse de foi. Cette vertu surnaturelle attend l'éveil de la raison pour produire les actes qui lui sont propres. C'est le bourgeon, gonflé de sève, qui demande à s'entr'ouvrir pour donner sa fleur. C'est la lumière même de Dieu qui veut se fondre avec le flambeau de la raison naissante. La légende nous parle d'une statue célèbre, qui se mettait à résonner harmonieusement, aussitôt qu'elle était frappée par les rayons du soleil levant. Ecoutez ! L'âme du petit baptisé rendra des sons divins, dès que l'aurore de la raison commencera de briller.

Voilà certes, dans la vie, un moment solennel, souvent décisif. Il faut que le petit enfant suce la religion avec le lait maternel. Qu'on lui parle bien vite du *Père qui est aux cieux* ; qu'on lui fasse joindre ses petites mains, regarder vers le ciel, et balbutier de sa bouche innocente les louanges que Dieu aime tant ! C'est dès ses premières années que l'enfant apprend à parler ; il le fait d'abord machinalement, ou plutôt instinctivement, sous l'impulsion de la Providence. Ainsi en est-il, toute proportion gardée, du langage de la foi : le petit chrétien agit encore par sentiment plus que par raison ; mais il est à bonne école, l'Esprit Saint est son maître. Saint Augustin nous apporte ici son éloquent témoignage : " Ma mère, dit-il, dans le cœur de laquelle j'ai reposé un instant, m'a jeté de son sein dans le vôtre, ô mon Dieu. En même temps que son lait, que je prenais avec tant de délices, mon cœur plus heureux encore, buvait amoureusement le nom de Jésus-Christ."

D'ailleurs, dans cet âge heureux de la parfaite innocence, tout parle de Dieu à l'âme de l'enfant.

La nature, avec les étoiles du firmament et les fleurs des prairies, le foyer de la famille, où la tendresse de sa

mère lui révèle la bonté de la Providence divine, l'église, où les pompes du culte, en émerveillant ses yeux, élèvent son âme vers le ciel, sa patrie future.

Ainsi la religion devient pour l'homme une amie d'enfance. Le souvenir du foyer, du clocher du village, du pays natal, est indestructible, parce qu'il a ses racines au plus profond de notre nature. Il en sera de même de la religion de Jésus-Christ, si elle a été comme le lieu beni de notre berceau, le ciel de nos premières années.

On le voit : le grand devoir des parents, c'est de développer et de protéger, par l'éducation, la foi de leurs enfants. Si le foyer est une école, et la meilleure, il est aussi un sanctuaire. Le père et la mère doivent se faire les catéchistes de leurs fils. Mais comment enseigneraient-ils la religion autour d'eux, s'ils l'ignoraient eux-mêmes ? Qu'ils s'instruisent donc de plus en plus des vérités de la foi, afin d'en communiquer les premiers, à leurs enfants, la bienfaisante lumière.

Qu'ils prennent garde ! Ils savent que la foi, dans les enfants, n'est pas moins menacée que l'innocence ; qu'ils écartent impitoyablement tout ce qui serait un danger pour cette vertu. Ces chers petits enfants ! Fleurs charmantes, mais délicates et fragiles, que le moindre souffle mauvais peut flétrir ! Parents, c'est à vous qu'il appartient de les défendre et de les sauver.

D'ailleurs, cet apostolat religieux est pour les familles une source de grâces ; il y apporte le bonheur.

Sans doute, la religion ne détruit pas du premier coup tous les défauts de l'enfant ; elle ne corrige pas entièrement et sans retour la légèreté propre à cet âge ; mais quels germes précieux elle sème pour l'avenir ! Et puis, comment la religion ne garderait-elle pas, ou ne reprendrait-elle pas son empire sur un père et une mère qui en comprennent si bien le prix pour l'éducation de leurs enfants ? Ah ! il y aurait bien moins de pères sans religion, si, comme pères, ils s'occupaient davantage de la religion de leurs enfants.

Le bonheur est chose rare et courte sur cette terre. Mais on peut bien dire que le bonheur réalisable ici-bas est réservé aux familles sanctifiées par l'éducation chrétienne des enfants. Comment ne pas être heureux dans un foyer, où tous les esprits sont unis dans la vérité, tous

les cœurs unis dans l'affection, toutes les vies unies dans le devoir et la vertu ? Cette maison est vraiment la maison de Dieu : la félicité vraie peut-elle en être absente ? Si d'inévitables épreuves viennent la visiter, la religion est là, pour consoler les tristesses, sécher les larmes, soutenir le courage, ranimer les espérances.

Ces quelques considérations bien simples, touchant la première éducation, je les sou mets aux familles catholiques du Canada. Puissent-elles leur apporter quelque pensée utile, leur faire quelque bien ! C'est toute notre ambition ; ce sera notre meilleure récompense.

Un jour, une illustre Romaine, montrant ses enfants, disait : " Voilà mes joyaux les plus précieux." Parents chrétiens, si vous élevez religieusement vos enfants, ils seront votre véritable richesse, ils formeront ici-bas et, un jour, au ciel, votre plus belle couronne.

FR. JOS. ARGAUT,
des. fr. prêch.

MYSTERES DU ROSAIRE.

L'AGONIE.

Sur les côteaux, noyés dans l'ombre veloutée,
La tiède nuit d'Avril a jeté son manteau ;
Et la lune sereine, aux remous du ruisseau,
Laisse onduler sans bruit sa lumière argentée.

Mystérieux silence, auguste et doux sommeil ! . .
Des angoisses, pourtant, se cachent sous ces voiles :
A la vague clarté que versent les étoiles,
Je vois, d'un front pâli, perler un sang vermeil.

C'est Jésus délaissé qui gémit et qui pleure !
Nul ami généreux ne vient donc, à cette heure,
Partager la douleur dont son cœur est touché ?

Abandonné de tous, seul avec sa détresse,
Un fantôme de mort le harcèle et l'opprime,
Et ce spectre hideux s'appelle : Le Péché !

FR. LAURENT.

DISCOURS.

PRONONCÉ A SAINT-SULPICE LE 17 OCTOBRE 1897

Par le T. R. P. FEUILLETTE

*A l'occasion de l'érection de l'Archiconfrérie de Notre-Dame
de la Compassion pour la conversion de l'Angleterre.*

II



toutes ces grandes et légitimes espérances, une seule puissance peut ouvrir les ailes, et en faire une divine réalité ; cette puissance, c'est la prière.

Elles sont nombreuses les raisons qui la proclament ici l'arme décisive et victorieuse ; et le Pontife, qui nous convie à une grande croisade de la prière, a bien la notion exacte et le sentiment vrai de l'état et des besoins des âmes, et des voies de Dieu, les plus sûres, pour les atteindre et les soulever.

La foi n'est ni la conquête de la science, ni la conquête du génie ; elle est la récompense de la bonne volonté. Et c'est juste ; car il faut qu'elle puisse être, comme la bonne volonté qu'elle récompense, le bien de tous, et non pas, comme le talent, la science et le génie, le bien seulement de quelques-uns. Il faut que la rude main du travailleur, de l'ouvrier, comme du paysan, puisse saisir son flambeau, pour illuminer sa route, sur cette terre toute pleine de ténèbres, aussi bien que l'homme au puissant cerveau qui pèse les mondes, et cherche à pénétrer les mystères de la création. Et c'est parce qu'il en est ainsi, c'est parce que cette impuissance de l'étude, de la science et du génie à conquérir la foi vient de recevoir une nouvelle confirmation, que Léon XIII fait appel aujourd'hui à la seule force qui ait jamais assuré l'empire de la vérité révélée dans l'âme humaine : la prière.

Certes, il a été le premier à encourager l'érudition, l'exégèse, l'histoire, la théologie protestante dans l'examen qu'elles ont voulu faire, de nouveau, de ce merveilleux édifice bâti par Dieu dans l'immortalité, qui s'appelle

l'Église et qui, depuis deux mille ans, n'a pas perdu une seule pierre. Il sait bien que nos dogmes n'ont rien à redouter de la lumière, que, sous ses feux, ils resplendent avec plus d'éclat. Mais toutes ces sciences ont vainement cherché ; elles n'ont jamais pu trouver, seules, la porte qui livre aux regards les splendeurs divines du temple de la vérité.

Alors, s'adressant à la Prière, il lui dit : Viens, prends par la main ces chères âmes que la vérité tourmente, et conduis-les à la Foi qui garde l'entrée du temple vivant et peut seule en ouvrir les portes. Les sciences sacrées ne font souvent, quand elles sont livrées à elles-mêmes, qu'agrandir les besoins, que multiplier même les angoisses des âmes, sans les éclairer pleinement ; elles n'ont jamais suffi à rendre à l'Église un seul de ses enfants ; à toi, maintenant, ô Prière, de réussir, une fois de plus, où le savoir, le talent et le génie ont échoué, et échoueront toujours.

N'est-il point facile d'établir, pour des âmes habituées à chercher les secrets mobiles de l'action divine, et familiarisées avec ses procédés, la toute-puissance de la prière et les merveilleux résultats qu'il est permis d'en attendre, pour le retour à l'unité ?

La prière, en effet, est une ascension de l'âme en Dieu, *ascensio mentis in Deum*. Ce n'est pas aux pieds de Dieu, mais seulement dans son sein que s'arrête cette ascension prodigieuse.

Or, rappelons-nous la loi des milieux : tout vivant est pénétré par le milieu dans lequel il se meut. Nous constatons cette loi dans le monde des âmes, aussi bien que dans le monde des corps. S'il en est ainsi des milieux, dont l'activité est nécessairement très restreinte, que dirons-nous du plus actif, du plus pénétrant de tous les milieux, le milieu divin ?

Mais, qu'est-ce que Dieu ? La lumière qui dissipe les ténèbres dont souffre l'accomplissement de ses desseins dans les âmes. Donc, quand nous entrons dans ce milieu divin par la prière, il nous pénètre, il nous dégage des obscurités qui nous tiennent dans la captivité de l'erreur ; il arrache les derniers voiles, fait tomber les préventions, les préjugés séculaires dont la science impuissante n'avait point su déchirer le bandeau.

Qu'est-ce que Dieu ? Dieu c'est l'amour qui dit aux hommes : Il n'y a pour moi ni Juifs, ni Gentils, ni civilisés, ni barbares, ni riches, ni pauvres, ni grands, ni petits, ni savants, ni ignorants ; je veux que vous soyez tous un dans le Christ. En nous plongeant en lui, la prière nous imprègne de cet amour. Alors, nous aimons les hommes, comme un Dieu seul peut les aimer ; nous comprenons et nous ressentons la prodigieuse tendresse de l'ineffable parole : *Ut sint unum sicut et nos*. Sous l'empire de cet amour, les cœurs se dilatent, secouent leur égoïsme ; les vieilles rancunes, les soupçons injurieux, les rivalités, les aversions font place à la divine charité, dont le règne ne peut s'établir que par l'union dans la vérité.

Qu'est-ce que Dieu ? C'est la force qui brise tous les obstacles que rencontre sa marche. En nous transportant dans le sein de Dieu, la prière nous communique cette force qui ne recule jamais, qu'aucun obstacle ne fait hésiter, qu'aucune menace n'intimide et qui, dans la marche vers le vrai, n'a peur d'aucun sacrifice, prête à immoler à la vérité reconnue, tous les avantages de la vie et, si c'est nécessaire, les meilleurs et les plus chères affections.

Voyez donc les triomphes de la prière dans l'histoire des âmes. C'est parce que, par la prière, l'âme du centurion Corneille était plongée dans le milieu divin, qu'elle saisit, au premier choc, la vérité que lui apporte l'apôtre Pierre. C'est parce que la prière les faisait respirer dans cette atmosphère divine, que les messagers de l'Évangile, emportés par un amour aussi grand que le monde, quittent tout, pères, mères, amis, patrie, pour rassembler tous les peuples de l'univers sous la houlette du Christ. C'est parce que, baignés par la prière dans l'océan divin, ils étaient saturés de la force même de Dieu, que les martyrs, pour délivrer le monde des monstrueuses erreurs qui depuis quarante siècles tyrannisaient les corps, souillaient et broyaient les âmes, et pour ouvrir à la vérité, à la justice et à la liberté un chemin digne d'elles, que les martyrs passent en phalanges épaisses, le sourire aux lèvres, et de la joie à plein cœur, à travers les plus atroces supplices, le déchainement de toutes les cruautés et de toutes les fureurs.

Cette prière, le Souverain-Pontife la demande à tous, protestants et catholiques. *(La fin prochainement.)*

L'ANNONCIATION DE MARIE. (1)

25 MARS.



“ Seigneur mon Dieu, je ne sais point parler, je suis un enfant ; ” mais purifiez mes lèvres, mettez votre parole dans ma bouche.

Les soixante-dix semaines d'années prédites à Daniel sont écoulées : le temps du Fils de la promesse est venu : le Fils du Très-Haut va devenir, selon la chair—le Fils de Dieu : le Roi des Restaurateurs d'Israël se dispose à paraître au milieu de son peuple, et l'admirable mystère qui pré-

lude au rachat de l'humanité déchue est un mystère tout *divin*, tout *virginal*, tout *humble*.

Pour cette triple raison l'Évangile semble avoir poussé la simplicité du récit jusqu'à ses limites extrêmes. Aussi ce mystère n'en a que plus d'éclat, son inhérente sublimité n'en ressort que mieux. L'élévation de ce mystère a comme sa raison d'être dans la profondeur de la chute de l'homme. Dieu a fait l'homme droit; le don de sa nature est immuable. L'homme n'a donc qu'à ne pas changer et il demeurera dans cet état immuable. Mais l'ange prévaricateur pousse l'homme qui ne sait point résister, et l'âme raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, puis se trouve précipitée à ce qu'il y a de plus bas. L'homme, jusque là juste, heureux et saint, devient superbe, curieux et sensuel. Et pour guérir ces maux, Dieu envoie au monde, un Sauveur humble, qui ne désire que le salut des hommes, un Sauveur noyé dans la peine et les douleurs.

Ce divin Sauveur veut, par la manière dont il va

(1) Cet article nous a été communiqué par la famille Garneau, de Québec.—C'est un souvenir de l'un des siens,—pieux ecclésiastique décédé il y a quelques années.—L. R.

faire son entrée dans le monde, que cette triple concupis-
cence soit marquée du sceau de la réprobation. Aussi se
choisit-il dès l'éternité une mère *Vierge*, une mère *pauvre*.
Mais quand plus tard, Jésus voudra instruire dans les syna-
gogues de Nazareth où il aura résidé jusqu'à son baptême,
les habitants de cette petite ville seront étonnés.

Le Seigneur Dieu dit à *Eve coupable* : Tu as perdu
ma grâce ; je multiplierai mes châtimeurs sur toi et sur ta
postérité. Le délégué céleste dit à *Marie innocente* : la
paix soit avec toi, tu as reçu la grâce, tu en es ornée, le
est avec toi, tu es bénie entre les femmes. Mais l'humble et
pure jeune fille, Marie, est stupéfaite à la voix de l'Ange,
et cherche en elle-même le sens et le but d'une telle saluta-
tion. L'ange la rassure et lui dit aussitôt qu'elle ne doit
pas craindre, et lui en donne la raison : voilà l'introduction
à la grande nouvelle.

Voilà en quatre mots l'explication du choix que fait
Dieu de Marie pour lui assigner le rôle sublime qu'elle va
jouer dans l'œuvre de la Rédemption. L'admirable promes-
se ! Concevoir le Fils du du Très-Haut, le Roi et le Restau-
rateur d'Israël. " Qui pourrait s'imaginer qu'une femme
dût être troublée d'une si heureuse nouvelle, et quelle
vierge, nous fait remarquer Bossuet, n'oublierait pas le
soin de sa pureté dans une si belle espérance ? " Marie, pour-
tant, y forme des difficultés, paroles étonnantes au premier
regard : Saint Luc vient de nous dire que Marie est fiancée
à Joseph, mais l'explication naturelle, *obvie* se présente
d'elle-même : il est évident que Marie, à une époque anté-
rieure, a consacré à Dieu sa virginité par un engagement
irrévocable ; Saint Joseph sera le gardien de sa virginité.

Un ange, de la part de Dieu, lui fait les plus magnifiques
promesses qui puissent être faites à une créature. Cependant
" Marie craint, elle hésite : elle est prête à dire que la chose
ne se peut faire, dit encore le profond Bossuet, parce qu'il
lui semble que sa virginité est intéressée dans cette pro-
position, tant sa pureté lui est précieuse ! " N'hésite point,
Vierge sainte, n'hésite point Marie, la chair et le sang
n'auront aucune part à ta divine maternité, le Saint Esprit
va te remplir d'un germe céleste, parmi les délices de ses
chastes embrassements, et former en toi Celui qui doit
être le consolateur d'Israël et l'attente des nations. Sûre
désormais de conserver intègre sa virginité, Marie répond

dans le double sentiment de son humilité et de son ardent désir, et Dieu compose la chair de son Fils du sang le plus pur de la Vierge.

Voilà une faible partie des mystères que contient l'Évangile dans sa merveilleuse et profonde brièveté. O Marie ! mère de notre Sauveur ! votre qualité vous élève bien haut auprès du Père Éternel ; Marie, vous êtes notre mère, votre affection vous abaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse. Et vous savez que, comme vous, nous devons former Jésus Christ en nous, puisque, comme vous, nous devons le porter aux nations.

Impétrez-nous donc l'*humilité*, humble Marie, seule vertu d'après saint Bernard, dont vous avez cru devoir vous glorifier ; puisqu'à " l'*Ave, gratia plena*" vous opposez le "*Respexit humilitatem ancillæ suæ.*" Impétrez-nous, Vierge Sainte, votre *pureté*, puisque votre grand serviteur nous l'assure après saint Paul, un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour de Notre Sauveur, et vous savez, Vierge bénie, que c'est particulièrement à cause de votre pureté que Dieu vous a destinée à son Fils unique. Enfin, impétrez-nous votre *charité*, Vierge sainte, vous qui nous avez enfantés par le cœur, oui, impétrez-nous la charité, mère de la paix, qui adoucit, tempère et réconcilie les esprits.

O bonne mère ! parlez pour nous au cœur de votre divin fils, nous nous abandonnons à vous sans réserve.

M. GARNEAU.

LES DIVERTISSEMENTS.



N un coin du village, à l'ombre de grands ormes, gais et nombreux, les jeunes gens réunis s'amusaient : " quatre-vingt-onze, dit l'un, sors le neuf, la partie est à nous."

Soudain, les regards se tendent, pétillants d'intérêt, l'anxiété est au comble. Déjà, la boule en main, de son œil exercé, le dernier joueur mesure la distance, il vise. . . . hélas ! au moment même, chassé par des enfants, un chien saute affolé juste au milieu des quilles ; adieu le coup final ! et chacun de s'écrier : " Oh ! la vilaine bête !"

Et puis deux ou trois bras vengeurs envoient des pierres à l'impertinent animal sans l'atteindre, enfin l'ordre renait et la partie se termine avec la gâité première.

Vous demandez peut-être où je veux en venir? A ceci, chers lecteurs : je crains, ô pardonnez la comparaison, je crains, par mon article, de tomber au milieu de vos divertissements comme le chien dans le jeu de quilles ; épargnez-moi les pierres, je ne suis pas un trouble-fête, j'ai simplement l'intention de vous être utile.

Ouvrons le dictionnaire au mot divertissement : "action de récréer," lisons-nous, passons maintenant au mot récréer, voici le sens : "interrompre le travail par un amusement qui délasse."

Mais l'homme n'est-il pas né pour le travail? dit l'Écriture. Assurément, telle est sa condition normale, néanmoins un esprit juste n'affirmera jamais pour l'homme l'obligation, la possibilité même d'un travail continu ; par suite en ce qu'il comporte, dans sa nature l'interruption d'un travail fatigant, le divertissement ne peut pas être illégitime, il est nécessaire.

Pourquoi, alors, contre lui, tous les nombreux griefs de la raison et de la foi réunies? Pourquoi l'épouse fait-elle à son mari des reproches assez amers, quand il s'assied à une table de jeu? quand, le repos du soir pris à la hâte et un coup d'œil rapide jeté sur la gazette, il s'en va précipitamment, la laisse anxieuse avec les enfants, et prolonge en compagnie d'amis plus ou moins dangereux ses veillées bien avant dans la nuit? Pourquoi le patron mécontent renvoie-t-il un employé qui s'amuse? Pourquoi le médecin dit-il à un patient : Les plaisirs vous tuent, soyez plus raisonnable? Pourquoi enfin la chaire chrétienne retentit-elle à tout instant des récriminations du prêtre contre tel ou tel amusement? Ne serait-il plus permis de se divertir?

Oui l'on peut le faire, mais à certaines conditions. Ici, comme en toutes choses, la modération est de rigueur; en outre, le temps, le lieu, les personnes, la fréquence, la durée, ne sont pas des quantités négligeables, et si l'on n'en tient pas un compte judicieux, dans la pratique, tel divertissement n'est plus licite.

Par exemple : le whist a pour les initiés des charmes attrayants, nul ne songerait à l'interdire, néanmoins l'on ne

peut approuver un homme de profession ou un négociant qui, aux heures de bureau ou d'affaires, abandonne sa clientèle pour se livrer au jeu. Le moment est mal choisi, à cause de cela la partie devient répréhensible ; de même en est-il de toutes les autres circonstances énumérées plus haut.

Mais à quoi bon poursuivre davantage ? je me permettrai cependant une dernière réflexion. Pris individuellement, l'homme est un composé de trois vies ayant une source unique, l'âme intelligente et libre ; il se nourrit et se développe ; au moyen des sens il communique avec l'extérieur, et par l'esprit il atteint la vérité. Certes, je ne vous ferai pas l'injure de recourir à de longs raisonnements pour vous démontrer, entre ces trois vies, une gradation ascendante, vous pourriez me répondre plaisamment : on ne suspend point au même clou un tableau de Raphaël et le poëlon d'un cordon bleu. Parfait, mais alors incontinent vous concluez avec moi, que le divertissement pour demeurer légitime, ne doit jamais entraver en nous le développement de la vie supérieure, moins encore ne doit-il pas l'étouffer complètement ; et comme l'homme a reçu de Dieu l'honneur unique d'être chrétien, c'est-à-dire de posséder une vie divine qui se greffe sur la vie naturelle, une seconde conclusion s'impose également et la voici : tout divertissement dont le résultat final tend à mettre en péril le divin germe déposé en notre âme et surtout à le détruire entièrement, constitue un danger véritable et devient, en nos mains, un terrible instrument de suicide au point de vue surnaturel. C'est partant de ce fait, malheureusement trop avéré, que le Prêtre chargé par Dieu de répandre, de protéger et d'affermir la vie chrétienne dans les âmes, se voit contraint à maintes reprises, de redire, soit en chaire, soit au confessionnal : Quittez ce divertissement, renoncez à cette jouissance, il est dangereux, elle est meurtrière.

FR. L. A. RONDOT,
des fr. prêch.

A suivre.

SAINT JOSEPH.

(19 MARS)



L'ÉLOGE de Saint Joseph, le résumé de sa vie, tiennent tout entiers dans une phrase de l'Écriture que lui applique l'Église : " Ecce fidelis servus et prudens "—il fut un *serviteur prudent* et *dévoué*.

Le *chef* de la Sainte Famille, élu par une volonté par un miracle spécial de Dieu, gardien de Marie et dépositaire de Jésus, voulut être avant tout un *serviteur* : étant par vocation le modèle et l'exemple des chefs de famille chrétiens, il devait montrer d'une façon éclatante que l'autorité leur a été donnée pour être consacrée tout entière au service de leurs épouses et de leurs enfants ; non pour dominer et tyranniser, mais pour servir.

Prudent il dut l'être à un degré extraordinaire étant donné l'importance du trésor qui lui fut confié.—L'oubli volontaire le sacrifice pur et simple de toute espérance humaine qu'il fit à son œuvre modeste et cachée de gardien, nous donnent toute la mesure de son immense *dévouement*.

Il est d'autres Josephs, qui ont, eux aussi, entre leurs mains d'autres Mariés, et d'autres Jésus :—qu'ils apprennent de lui la vraie prudence, à l'égard des âmes dont ils répondent devant Dieu :—qu'ils apprennent de lui la sincérité, l'abnégation du dévouement conjugal et paternel !

L. v BECELAERE.





LA SAINTE FAMILLE

(Hoffmann)

VOCATION DE SAINT THOMAS D'AQUIN.



ETTE page d'histoire nous a rappelé, dans ces derniers temps, les souvenirs les plus chers à notre cœur.

Puissent-elles, encore aujourd'hui, apporter quelques lumières à certaines âmes qui cherchent leur voie !

* * *

Les comtes d'Aquin habitaient, au pays de Naples, le château de Rocca Secca, situé sur une éminence, en face du Mont Cassin, de l'autre côté de la vallée. Ce sont de grands et puissants Seigneurs. Ils ont contracté des alliances dans les familles, royale de France, et impériale d'Allemagne. Les fils aînés sont à l'armée, au service de l'Empereur qui ne les ignore pas.

Au château, la comtesse Théodora se console de l'absence de son mari et des fils aînés, par la prière et le soin de ses enfants plus jeunes.

C'est dans ce milieu que naquit Thomas d'Aquin, 1274. Il trouva près de son berceau deux jeunes sœurs, dont il partagea les jeux jusqu'à l'âge de cinq ans, époque de son départ pour le Mont Cassin. Il y passa cinq autres années dans la prière et les premières études ; puis on l'envoya à Naples où venait de s'ouvrir la fameuse université, rivale de Bologne, due à la volonté et à l'ordre de Frédéric II. Cette institution était déjà fière de ses professeurs, les plus renommés de l'Europe.

C'est là que les enfants de Saint Dominique viendront le chercher.

* * *

L'ordre des Frères Prêcheurs était encore tout près de son berceau. Cependant ses fils avaient déjà rendu de grands services à l'église, fondé un ordre enseignant, ce qui était nouveau, donné le coup de mort à l'hérésie des Albigeois ; plusieurs avaient rempli des fonctions diplomatiques avec succès.

Dominique avait visité de préférence les régions cultivées de l'Europe. La jeune population des universités l'attirait : une communication réciproque ne tardait pas à s'établir ; les professeurs eux-mêmes se laissaient entraîner par le courant.

C'est là qu'il fit ses premières recrues, les plus belles et les plus utiles.

L'Université avait attiré à Naples les Dominicains. Ils prêchaient là comme partout, désireux de conserver à Jésus-Christ cette jeunesse, trop portée à l'oublier, et anxieux de saisir au passage parfois une de ces âmes qui apporteraient un nouveau lustre à leur Ordre.

Ils ne s'étaient pas trompés.

Dieu leur en avait préparé une fort belle.

Le diable jaloux devait cependant la leur disputer chèrement.

* *
*

La jeunesse des écoles fréquentait volontiers chez les frères-prêcheurs. Thomas d'Aquin suivait ses disciples.

Les enseignements de sa pieuse mère, les exemples des novices encore présents à sa mémoire, et son naturel incliné au bien suffirent à le préserver du mal.

Il était studieux, et se faisait remarquer par une intelligence précoce.

Les frères avaient remarqué ce jeune homme plus sage que la plupart des étudiants. On l'avait vu prier dans la chapelle, la tête environnée d'une auréole de lumière, disent les Bollandistes. Bien des vœux ardents durent être échangés, dans le secret, entre les frères pour la possession de cette pierre précieuse.

La grâce cependant le dirigeait déjà de ce côté.

Il voyait les vertus de ces religieux, leur piété, leur zèle, il entendait leur prédication si éloquente. Il se détermina donc à demander son admission au couvent des Frères-Prêcheurs.

Il reçut l'habit—1242—des mains du Vén. Père Jean de St-Julien, homme tout rempli de Notre Seigneur, et qui avait le don d'attirer à lui les jeunes gens. . . .

Mais la gloire naissante des frères prêcheurs était trop jeune pour l'orgueil de la vieille famille d'Aquin.

Cet Ordre du reste faisait vœu de pauvreté, et la pratiquait dans ses vêtements et sa manière de vivre.

Il répugnait à ces grands, de voir un des leurs sous cette livrée.

Aussi cette vocation rencontra une résistance désespérée.

Le nouveau novice l'avait prévu. Son gouverneur pris en défaut de surveillance, s'empresse de prévenir la famille qui accourt à Naples, mais trop tard : il est déjà dans la ville de Rome, où il se croit plus en sûreté.

Irritée de cette fuite, la comtesse Théodora s'empporte. A son tour, elle se rend à Rome. Oubliant sa foi et sa piété, elle s'adresse à l'empereur son parent, elle fait appel au pape. Celui-ci va bientôt donner l'ordre de renvoyer le novice, mais encore une fois, il est trop tard : il est maintenant sur la route de Paris.

La comtesse agite Rome de ses cris et de ses lamentations. Heureusement pour elle, ses fils Landolphe et Renaud sont en Italie avec l'armée impériale, qui n'a pas encore évacué la Toscane. Prévenus à l'instant même, toutes les routes qui conduisent en France sont gardées.

Bientôt en effet, le fuyard, pendant qu'il se reposait près d'une fontaine, tombe entre les mains de son frère Renaud, sur la route de Sienna à Florence.

On le renvoya de suite sous bonne escorte au château de ses pères.

Cette lutte allait prendre une forme nouvelle.

* * *

Il fut reçu en fils, mais en fils qui veut déroger, et dont on redoute les surprises. On lui assigna pour demeure une partie du château, transformée en prison.

Quelles furent les larmes et les supplications de sa mère pour obtenir un changement, on le devine, rien qu'à la résolution qu'elle prit de ne plus venir le voir. Elle chargea ses filles de la remplacer. Elles essayèrent, mais en vain. Il demeura ferme et inébranlable.

Bien plus, ces deux jeunes filles ne tardèrent pas à changer de dispositions. A partir de ce jour, elles recherchaient sa présence, plutôt pour recevoir ses conseils et s'édifier de ses pieux exemples. Si bien, qu'elles résolurent elles-mêmes de se faire religieuses.

Trompant la vigilance de leur mère, elles lui apportaient des nouvelles des frères du couvent de Naples, lui redisaient leurs encouragements, et lui remettaient des livres pour distraire sa solitude.

Cet état de choses durait depuis assez longtemps déjà. Landolphe et Renaud, revenus de l'armée, résolurent d'en finir avec cet entêtement.

La prison devint plus étroite, ses sœurs, soupçonnées de trop d'indulgence, éloignées le plus souvent. Il y eût des menaces, des coups peut-être. On lui déchira son habit sur le dos : ce qui fournit à sa sœur l'occasion de lui en apporter un autre.

C'est alors qu'eut lieu cette triste scène qui fixa à jamais la vocation du courageux novice.

Landolphe et Renaud, loin d'être touchés de tant de courage, s'entendirent avec une infâme courtisane. Celle-ci, moyennant finance, devait faire servir ses attraits à la perte du jeune homme.

Abusant de la liberté qu'ils avaient, de pénétrer à toute heure chez leur frère, ils conduisirent cette femme près de sa porte et se retirèrent.

Confiante dans son audace, elle entre tout-à-coup, et s'approche du prisonnier. Surpris et voyant qu'il ne peut la fuir ni l'éviter, il saisit un tison enflammé, et se précipite sur la malheureuse qu'il met en fuite. . . . Avec ce même tison, il fait une croix sur la muraille, se jette à genoux, et remercie Dieu de cette prompte victoire.

Au même instant, disent les historiens, deux anges descendent du ciel, et ceignent ses reins du cordon de la chasteté, mais " si étroitement et si fort," qu'il laisse échapper un grand cri. Ses gardes accourent, il s'empresse de les rassurer, et les renvoie sans leur faire connaître ce qui venait de se passer.

Les supérieurs de l'Ordre pensèrent qu'il était temps d'informer le Pape et l'Empereur pour faire cesser cette persécution. Tous deux furent indignés d'une telle violence et donnèrent l'ordre de rendre la liberté au captif.

La comtesse Théodora, pour ne pas s'avouer vaincue, engagea ses filles à user du stratagème qui avait servi à Saint Paul pour partir de Damas. Les frères du couvent de Naples se rendirent au pied des murs à l'heure indiquée, et reçurent dans leurs bras celui que ses sœurs descendaient dans une corbeille du haut du rempart.

L'épreuve était assez longue, et pouvait, à la rigueur,

servir de noviciat. On le reçut immédiatement à la profession—1244.

Il lui restait cependant un dernier obstacle à surmonter. Sa mère et ses frères se rendent encore une fois à Rome pour faire de nouvelles instances auprès d'Innocent IV. Celui-ci paraît céder un instant ; il offre à Fr. Thomas, l'Abbaye du Mont Cassin et toutes ses richesses. Un refus formel accueille cette nouvelle proposition.

Cette fois c'est fini. Il a vaincu. Désormais il appartient pour toujours et sans conteste à l'Ordre des Frères Prêcheurs.

FR. C. T. COUET, O. P.



LES REVENANTS.

DERNIÈREMENT, les journaux se sont préoccupés d'un fait assez étrange qui a excité la curiosité publique.

Un médecin célèbre de Montréal était à lire dans son bureau, lorsqu'il entendit frapper sur le cadre de sa porte entr'ouverte. Il leva les yeux, mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il se vit en présence d'un de ses intimes amis, demeurant depuis plusieurs années à Boston. Tout en demandant à son visiteur comment il était entré dans sa maison, il se précipite vers lui, les bras ouverts. Mais imaginez sa stupeur : ses mains ne rencontrent que le vide, et ses yeux ne voient plus personne. Aucune trace, aucun vestige de l'ami, évanoui comme un nuage.

Une demi-heure plus tard, un message téléphonique apprenait au médecin de Montréal, que son ami venait de mourir à Boston.

Et ce fait remet en mémoire mille récits plus fantastiques les uns que les autres, ces récits terrifiants que l'on raconte à voix basse, le soir, dans une demi obscurité et dans un silence mystérieux, qui emplissent de frayeurs les jeunes âmes, avides de merveilleux.

Que penser de ces troublantes apparitions et de toutes ces histoires de revenants ? Un homme sensé peut-il vraiment leur accorder quelque créance ?

Ne faudrait-il pas voir en elles le produit d'imaginations, inventives et macabres, mis en circulation pour effrayer les enfants et les simples ?

Ne seraient-elles pas plutôt le fruit de pauvres cerveaux malades, qui dans leurs rêves douloureux, ont aperçu ces scènes funèbres, et en ont fait des réalités sous l'empire des hallucinations qui les tourmentent ? Une fois racontées, ces sinistres visions ont été redites devant des auditeurs crédules qui les répètent en les embellissant.

Doivent-elles donc être toutes rejetées en bloc comme autant de chimères ?

Dans certains cas, pourtant, ces phénomènes ne semblent-ils pas entourés de toutes les garanties qui leur assurent une indiscutable réalité ?

C'est ce qui semble certain.—Et nombreux et concluants sont les témoignages qui, à toutes les époques, ont affirmé la vérité de ces apparitions, venues pour apporter aux vivants comme un écho des mystères d'outre-tombe.

Evidemment, parmi toutes les narrations qui circulent et peuplent l'imagination populaire, il y a un triage à opérer ; et c'est d'une façon très généreuse et très libérale qu'il faut faire la part de la légende. Mais dans maintes circonstances, la supercherie, la fable ou la maladie, même les causes naturelles, telles que les fluides ou la suggestion, sont inadmissibles. Des hommes de science et de conscience,—d'esprit et de corps sains et robustes,—se sont trouvés en présence de fantômes dont les formes et les divers caractères nettement définis, leur rappelaient des personnages connus et moissonnés par la mort.

Qu'y aurait-il donc d'impossible et d'irréalisable dans

ces manifestations d'êtres disparus, peut-être même depuis longtemps ?

Sans doute, l'âme d'aucun défunt ne peut abandonner pour toujours, la demeure, obscure ou lumineuse, que le Seigneur lui a destinée pour l'éternité. La volonté formelle de Dieu s'y oppose. Elle ne l'a séparée du groupe des vivants que pour la réunir d'une manière définitive à l'assemblée des créatures spirituelles.

Privée de son corps et des merveilleux instruments de ses sens, l'âme est dépourvue des conditions requises pour le fonctionnement normal de la vie sur la terre. Si vaste, si pur et si ensoleillé que soit notre horizon, il est toujours matériel, et il ne peut plus circonscrire le lieu qui doit être le séjour ordinaire et naturel d'un esprit.

Mais aucun obstacle, aucune impossibilité ne peut empêcher cette âme, délivrée des entraves de son corps, de quitter temporairement l'éternel séjour du bonheur ou de la souffrance, ou le lieu des suprêmes purifications, et de revenir un instant sur la terre qu'elle a quittée, si le Maître souverain de la vie et de la mort, lui en donne l'ordre, par une miséricordieuse disposition de sa Providence.

Ni la béatitude, ni les souffrances de l'âme du défunt ne sont diminuées par une absence momentanée de son séjour habituel. Elle ne reste pas moins heureuse ou malheureuse, par suite de l'immuable destination de la suprême justice qui la lie pour jamais aux délices du ciel ou aux tourments de l'enfer ; de même que l'honneur dû à un magistrat n'est en rien amoindri, parceque durant les vacances de la cour, il n'est plus entouré du solennel appareil qui l'accompagne au tribunal.

Ainsi, le seul bon plaisir de Dieu est la cause de ces phénomènes. Car, selon les adorables décrets de sa volonté, il intime aux âmes l'ordre de quitter leurs retraites de l'au delà, et les députe auprès des habitants de la terre pour leur communiquer un conseil, leur donner un encouragement, ou leur inspirer une terreur salutaire, qui les détournera des voies dangereuses où ils s'engagent. Dieu permet encore à une pauvre âme souffrante de venir intéresser notre charité, et de solliciter les suffrages qui lui ouvriront les portes du royaume éternel de la lumière et de la paix.

On conçoit sans peine que les âmes réprouvées, accablées sous le poids redoutable de la colère divine, sont submergées dans un océan de douleur ; comme absorbées par l'immensité de leurs supplices, elles demeurent en quelque sorte anéanties dans leur misère, sans nul désir de reparaître sur ce théâtre du monde qui leur a été si irrémédiablement funeste.

Il n'en est pas ainsi des âmes bienheureuses. Plus facilement elles peuvent descendre parmi les hommes et leur témoigner d'une manière sensible l'intérêt qu'elles leur portent toujours.

Pendant leur vie mortelle, les élus ont pu être honorés par la munificence divine de glorieux privilèges qui leur ont permis d'opérer des œuvres miraculeuses. Maintenant qu'ils sont plus rapprochés du Seigneur, veraient-ils leur pouvoir plus restreint ? Maintenant qu'ils sont associés à la gloire et à la puissance de Dieu même, qui donc les empêcherait de manifester cette gloire et cette puissance, et de les faire resplendir aux regards des vivants ?

Toutefois, ces célestes visites ne sauraient être habituelles ; car délivrées de la prison de leur chair, les âmes prédestinées, soumises de tout point à la volonté divine, savent plus que jamais que la terre n'est pas une demeure permanente, et elles n'y reviennent que pour accomplir les ordres souverains de leur maître.

Dans les diverses apparitions réelles dont nous pouvons être les témoins émus, il ne faudrait pourtant pas croire que nous sommes toujours en présence de l'âme qui semble se manifester à nos regards.

Par la permission de Dieu, les anges, bons ou mauvais, peuvent donner au spectre qui se tient devant nous les traits connus d'un parent ou d'un ami défunt. S'ils viennent du ciel, c'est pour la défense efficace de nos intérêts spirituels et même temporels ; s'ils viennent des enfers, c'est pour nous induire en erreur et nous ménager de cruelles et désastreuses déceptions.

Ces interventions surnaturelles peuvent se produire complètement à l'insu des âmes qu'elles nous rappellent, et qui ignoreront probablement toujours cette circonstance

de notre vie. Ainsi, en est-il dans nos songes, lorsque nous sommes en relation avec des personnages qui ne soupçonneront certainement jamais quels discours ils ont tenus, et quelles entreprises ils ont poursuivies dans le pays trompeur des chimères et des rêves.

Il n'est pas nécessaire que nos yeux voient et que nos oreilles entendent les chers disparus,—que notre prière a soulagés, et que notre cœur invoque aujourd'hui,—pour goûter l'intime certitude et la pénétrante persuasion qu'ils ne nous oublient pas, et que, du sein de la gloire, ils savent nous assister par des inspirations secrètes, qui remplacent maintenant les affectueux conseils d'autrefois, et pour sentir leurs bénédictions descendre du ciel sur nos âmes comme une féconde rosée !

FR. R. M. ROULEAU,
des fr. prêch.

LA MEILLEURE ANNEE.



SOUS ce titre, François Coppée publie quelques réflexions d'un accent profondément chrétien en leur douce mélancolie.

Encore quelques tours de l'aiguille sur le cadran de la pendule, et elle sera finie, cette année que j'ai passée presque tout entière dans les souffrances, où j'ai vu la mort de si près, et au bout de laquelle je me trouve dans un état d'infériorité physique qui m'annonce l'arrivée définitive de la vieillesse.

Oui, elle me fut cruelle, cette année 1897. N'est-elle pas, je me le demande, la pire de toute ma vie ?

Non pas, ô mon Dieu. C'est la meilleure !

Car un de vos prêtres est venu, il m'a simplement montré votre croix, il m'a rappelé votre sublime enseignement : que la douleur est inéluctable ; que, s'il faut la soulager chez autrui, de tout son pouvoir, on doit l'accepter sans plainte pour soi-même ; et, depuis lors, fortifié par votre grâce et par votre exemple, j'ai subi ma peine, non seulement avec courage, mais avec je ne sais quelle satis-

faction intime, me rappelant que j'avais été ce qu'on appelle un heureux, que j'avais beaucoup plus joui et beaucoup moins souffert que tant d'autres, trouvant équitable que l'équilibre pût se rétablir, et,—lorsque tout danger immédiat eut été écarté,—vous remerciant de m'accorder ce délai, mais résigné d'avance à tous les maux qui me sont réservés, heureux de ne plus offrir bientôt, dans ma personne, un témoignage de l'injustice de la nature et de l'inégale répartition des choses de ce monde, et nourrissant enfin l'espoir de n'arriver à la mort qu'après avoir eu toute ma part de malheur.

Voilà des sentiments qui feront sans doute hausser les épaules à beaucoup de mes contemporains ; car je n'entends que des voix qui clament vers le bonheur.

Loin de moi la pensée de décourager les efforts de ceux qui veulent rendre les conditions de l'existence tolérables pour tous et qui rêvent de diminuer, sinon de détruire, la misère et l'ignorance. Mais peut-on prononcer de bonne foi ce mot, qui semble une ironie à quiconque n'est plus un enfant, " la joie de vivre ? "

Dans la vie—dure pour beaucoup, médiocre pour la plupart et pour quelques privilégiés seulement, semée de quelques beaux jours—il n'y a vraiment qu'un bonheur et qu'une joie : aimer. Mais telle est l'infirmité de la nature humaine que nous n'aimons, c'est-à-dire que nous ne faisons à autrui le don de nous-mêmes qu'avec le désir d'un don réciproque. Or, rien n'est plus rare qu'un sentiment tout à fait partagé et tel qui aime jusqu'au dévouement, jusqu'au sacrifice, ne rencontre souvent que l'indifférence, et parfois l'ingratitude et la trahison—de sorte que le sentiment qui nous inspire nos meilleurs espoirs, est aussi, presque toujours, la source de nos pires déceptions et de nos plus amers chagrins.

Qu'y faire ?

Ici encore—comme pour la souffrance—le Christianisme a trouvé la solution. Certes, il nous ordonne d'aimer. Que dis-je ? Il est la plus grande école de fraternité que le monde ait connue, puisqu'il veut que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes.

—Vous entendez bien, *comme nous-même*.

—Mais il prétend que nous aimions sans exiger de retour, avec un entier désintéressement, enfin—comme dit

le peuple en son langage naïf et profond—que nous aimions pour l'amour de Dieu.

Savoir souffrir ! Savoir aimer ! Voilà le précieux secret que j'ai découvert dans l'Évangile pendant ma maladie ; et voilà pourquoi, dans cette veillée de décembre disant adieu à l'année qui s'en va et qui me laisse encore bien faible et condamné à des soins pénibles, je proclame hautement que plus que toutes les autres années de ma vie elle me fut propice et bienfaisante.

Ah ! si les malheureux savaient mieux souffrir et si les heureux savaient mieux aimer, quelle aurore de paix et de bonté se lèverait sur le monde !

Je considère avec tristesse mon âme en lambeaux, ayant vergogne d'offrir à Dieu un si misérable présent. Mais je prends confiance en cette pensée que sa miséricorde est pareille à l'ingénieuse charité de ses admirables servantes, les Petites Sœurs des Pauvres, qui, avec quelques haillons et le rebut des cuisines, habillent et nourrissent des vieillards indigents.

Qu'elle soit donc bénie, l'année qui s'enfuit ; car elle fut pour moi l'année de l'épreuve, l'année de la grâce, où j'ai pu recueillir les ruines de mon cœur, et où j'ai rallumé, dans ce vase fait de débris, le grain d'encens de la prière !

FRANÇOIS COPPÉE.

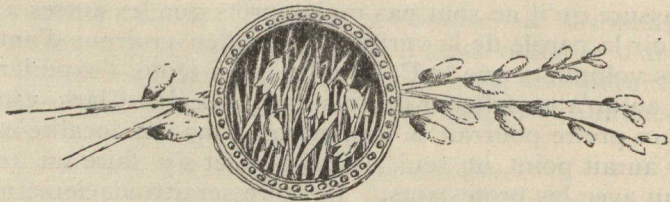
VARIÉTÉS.

Le P. Clark a publié dans la livraison de Novembre du *Catholic World* un article fort intéressant sur la manière de ramener ses compatriotes, les puritains de Nouvelle-Angleterre, la troupe d'élite du protestantisme américain. Il assure qu'il ne sont pas moins prêts que les autres à recevoir la parole de la vérité, et nous l'en croirons d'autant plus volontiers que le P. Elliott, qui a tenté l'expérience, n'a eu qu'à se féliciter du résultat. Le P. Clark estime qu'un prêtre pourrait se transporter dans une localité où il n'y aurait point un seul catholique, et s'y faire un troupeau avec les protestants. Le coup serait audacieux, mais quelle magnifique perspective ouverte au zèle ! En un

mot, nous ramènerons les protestants des Etats-Unis, *quand nous le voudrons*, quand chaque prêtre mettra la main à l'œuvre, et consacra à ces âmes avides de lumière, une partie de ses moments perdus.

Rien de plus consolant que le développement de la belle œuvre de l'évangélisation des protestants aux Etats-Unis. Dix-sept diocèses sont entrés dans cette voie, par l'organisation d'un petit groupe de missionnaires. Que l'on avait donc raison de dire que la moisson était mûre ! Il suffit du plus léger effort pour recueillir les épis. Un curé de campagne du diocèse de New-York, nommé au mois de Mai, a déjà converti vingt protestants dans sa paroisse. A Staten Island, les missionnaires ont eu des auditoires de trois cents protestants. Ceux-ci, à la suite des instructions, demandaient les livres de propagande, et, bien qu'ils fussent délivrés gratuitement, exigeaient qu'on en reçût le prix. Ils adressent aux missionnaires des questions écrites, auxquelles il est répondu publiquement. Elles présentent un caractère étonnant de sérieux et de sincérité.

Le 25 Novembre, dernier, jour de l'action de grâce nationale, le président des Etats-Unis se rendit au temple méthodiste qu'il avait l'habitude de fréquenter à Washington. Le ministre, dans son prêche, parla des dangers moraux qui menacent les Etats Unis, et signala parmi eux le jésuitisme. Cette sortie inconvenante contre les catholiques, en présence du chef de l'Etat, causa à M. Mac Kintley le plus vif mécontentement. Il déclara qu'il irait désormais remplir ses devoirs religieux ailleurs.



MOIS DE MARS.

PRÉDICATIONS.

- MONTRÉAL.** Eglise Notre-Dame, Station du Carême..... R. P. HÉBERT
NOUVELLE-ORLÉANS. Cathédrale, Station du Carême... R.P. RONDOT
NEW-YORK. Eglise St Vincent de Paul, Station du Carême. R.P. JACQUOT
LEWISTON. Eglise St Pierre et St Paul, Station du Carême.....
T. R. P. ARGAUT
- OTTAWA.** Eglise Ste Brigitte, Station du Carême R. P. KNAPP
 “ Eglise St Jean Baptiste, Station du Carême... R. P. COUET
 “ “ “ Les mardis et jeudis... R. P. KNAPP
 “ Adorateurs du S. Sacrement, le 20 T. R. P. JACQUES
 “ Enfants de Marie, le 27 R. P. KNAPP
 “ Compagnes de la Bse. Imelda, le 27 R. P. BENOIT
 “ Couvent de la Miséricorde, le 1er et le 2 R. P. COTÉ
- FALL-RIVER, (E.-U.)** Eglise Ste Anne, Retraite des Dames et Demoi-
 selles, du 1er au 13 R. P. ROULEAU
 “ Eglise Ste Anne, Retraite des hommes et des
 jeunes gens, du 20 au 31 R. P. FOUGEROY
- MAGOG.** Mission, du 6 au 13 { R. P. COTÉ
R. P. GILL
- WEST-GARDNER, (E.-U.)** Mission, du 1er au 13 { R. P. BEAUDET
R. P. BACON
- MILLBURY, (E.-U.)** Mission, du 20 au 27 R. P. COTÉ
- MONTRÉAL,** Paroisse Ste Cunégonde, Retraite des Dames, du 13 au 20...
} R. P. FORTUIT
 } R. P. VAN BECELAERE
- “ “ Retraite des hommes et des jeunes
 gens, du 20 au 31 { T. R. P. BÉCHET
R. P. BROSSEAU
- OKA,** Monastère de la Trappe, 8e centenaire de la fondation de l'Ordre
 Cistercien, le 21 R. P. ROULEAU
- MONTRÉAL.** Réunion du T. O., le 1er R. P. BROSSEAU
- ST-HYACINTHE.** Réunion du T. O., le 25 R. P. ROULEAU

Nous attirons particulièrement l'attention de MM. les Curés, Maîtres, Directeurs de chœur ainsi que celle des Communautés religieuses, sur plusieurs morceaux de chant sacré de la composition du Révérend Père Minne, dominicain.

L'auteur s'est appliqué principalement à rendre la note religieuse.

Les conditions avantageuses auxquelles nous en offrons la vente engageront sans doute tous ceux qui s'occupent de musique Religieuse à se les procurer. Et voici l'énumération et les prix :

Ave Maria Solo, pour voix élevées avec accompagnement d'orgue : 25 cents.

O salutaris, Chœur, pour 4 voix mixtes, avec orgue, la partition 30 cents, chaque partie 10 cents.

O salutaris, Chœur, à trois voix égales avec orgue, la partition 30 cents, chaque partie 10 cents.

Tantum ergo, Chœur à l'unisson avec orgue, la partition 30 cents, chaque partie 10 cents.

Nous nous chargerons volontiers de la commission pour ceux qui le désireront : les personnes qui préféreraient en faire directement la commande pourront se procurer les morceaux en question au couvent des Dominicains de *Louvain* (Belgique.)

NOTE :—Nous recommandons tout spécialement aux prières de nos amis, les Révérends Pères Givron et Lelaidier, décédés dans le courant du mois dernier.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

M. Antoine Lavoie, (L'Islet.)
Melle Vénérende Morin, (L'Islet.)
Mde Michel Antil, (L'Islet.)
Mde Joseph Tondreau, (St-Eugène.)
Melle Marie-Céline Thibault.
Melle Fulda Tanguay, (St-Hyacinthe.)
Mde Olive Gaudette, (St-Antoine.)
Melle Marie Gladu.
Mde Jos Choquette, (St-Thomas d'Aquin.)